Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 12 (1924)

Artikel: Les scythes et le retour à la nature
Autor: Bosshardt, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380073

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES SCYTHES ET LE RETOUR A LA NATURE *

Au début du volumineux traité qu'il consacrait, en l'an 208, à l'attaque de l'hérésie marcionite, Tertullien, fidèle à ses habitudes, lance un dard acéré et quelque peu perfide contre le fondateur du marcionisme. Car il aime, avant d'aborder la discussion des idées, à déconsidérer ses adversaires par quelque remarque ironique ou blessante sur leur origine, leurs mœurs ou leur profession.

La vie de Marcion était à l'abri de toute médisance. C'est à l'origine de l'hérétique que Tertullien s'en prendra. Il lui reproche d'avoir pour patrie la province du Pont. Marcion était, en effet, un Grec de la riche cité commerçante de Sinope, sur les bords du Pont-Euxin.

Rien d'infamant à cela. Mais Tertullien va feindre d'ignorer ce point, et confondant, volontairement sans doute, les bords méridionaux du Pont-Euxin avec ses rives septentrionales, il représentera Marcion comme un barbare, comme un Scythe, un Sarmate ou un Massagète.

Les peuples qui demeurent dans le Pont, écrit-il, — pour autant que l'on peut appeler « demeure » une roulotte — sont des plus sauvages. Ils mènent une vie errante et rude. C'est nus le plus souvent qu'ils satisfont à leurs passions, auxquelles ils ne mettent aucun frein.

* Nous tenons à dire tout ce que nous devons à l'étude de M. A. Bill, *Zur Erklärung und Textkritik des ersten Buches Tertullians*, « *Adversus Marcionem* ». Texte und Untersuchungen zur Gesch. der altchristl. Literatur, 3er Band, Heft I, pp. 1 ss.

Lorsqu'ils veulent cacher leurs amours, ils suspendent leur carquois au timon du chariot. Tel est le signe convenu pour éloigner les importuns : ainsi, ils ne rougissent pas de profaner même leurs armes. Ils dévorent dans leurs banquets les cadavres de leurs parents mêlés à la chair des animaux. Une mort qui rend impossible la consommation du cadavre passe pour maudite. Aucune pudeur ne donne aux mœurs des femmes cette douceur qui convient à leur sexe. Elles s'amputent les seins, manient la hache plutôt que de filer la laine, préfèrent les combats au mariage (1).

Puis Tertullien passe à la description du climat de ces contrées septentrionales :

Le jour n'y est jamais éclatant, le soleil n'y brille jamais gaiement. Toute l'atmosphère n'est que brouillard ; l'année n'y est qu'un long hiver, les vents n'y soufflent jamais que du Nord. Ce n'est qu'au contact du feu que les boissons y deviennent liquides. La glace immobilise les fleuves, les montagnes sont recouvertes d'un amas de neige. Tout y est figé, tout y est rigide. Aucune ardeur, si ce n'est leur violence, qui a fourni à la scène les sacrifices des Tauridiens, les amours des Colchidiens et les crucifixions des Caucasiens.

Et notre auteur de conclure :

Mais rien ne nous paraît aussi barbare et aussi triste dans le Pont que le fait que Marcion y est né, lui qui est plus repoussant qu'un Scythe, plus instable qu'un Sarmate dans sa roulotte, plus inhumain qu'un Massagète, plus téméraire qu'une Amazone, plus obscur que la brume, plus froid que l'Ister, plus abrupt que le Caucase.

Qui affirmerait le contraire ? Grâce à lui, le véritable Prométhée, le Dieu tout-puissant, est déchiré par ses blasphèmes. D'ailleurs, Marcion est plus importun que les bêtes elles-mêmes de cette contrée barbare. Un castor a-t-il jamais châtré (2) sa chair comme celui qui supprima le mariage ? Quel rat du Pont (3) fit jamais autant de dégâts que celui qui rongea les évangiles (4) ? Certes, province du Pont, tu as fourni aux philosophes une bête sauvage moins odieuse que celle que tu as donnée aux chrétiens ! Car Diogène (5), cet admirateur des chiens, désirait trou-

(1) Le lecteur voudra bien excuser la crudité du langage de Tertullien. Nous n'avons rien retranché au texte, de crainte de fausser l'image que l'on pourrait se faire de la personnalité du fougueux adversaire de Marcion.

(2) Une légende antique voulait que le castor se châtrât lui-même pour échapper aux chasseurs.

(3) Variété de rat, connu sous le nom de « mus Ponticus ».

(4) Allusion au canon sacré de Marcion, qui n'admettait que l'Evangile de Luc et quelques épîtres de l'apôtre Paul.

(5) Le philosophe Diogène était, comme Marcion, originaire de Sinope.

ver un homme, en promenant sa lanterne en plein midi, tandis que Marcion a éteint la lumière de sa foi, et a perdu le Dieu qu'il avait trouvé.

*
* *

Ne cherchons point dans ces déclarations une opinion sincère. Tertullien n'est sans doute, pas plus que nous, dupe des renseignements qu'il nous donne, ou du moins, il n'a eu cure d'en vérifier l'exactitude. Ce qui lui importe ici, c'est de frapper son adversaire, de le déconsidérer, de le ridiculiser ; c'est peut-être aussi — sans qu'il veuille se l'avouer — de faire parade de sa virtuosité littéraire : car ce passage est un modèle accompli de ces « ecphraseis » en honneur dans les écoles de rhétorique du second siècle, où un style précieux servait de vêtement brillant à des idées ingénieuses, raffinées, et souvent paradoxales. Aussi l'opinion peu flatteuse que Tertullien se fait des Scythes nous laisserait-elle tout à fait indifférents et n'éveillerait-elle pas notre curiosité, si elle ne se heurtait à une croyance très répandue dans l'antiquité, très généralement adoptée dans les milieux païens, littéraires et philosophiques du moins, et qui faisait des barbares du nord, des Scythes en particulier, un modèle de vertu, qui les représentait comme un peuple idéal, dont on se plaisait à décrire les mœurs pures et la vie simple.

Cette tradition, qui semble avoir fleuri en particulier dans les écoles de rhétorique, s'appuyait sur des témoignages très anciens. Homère déjà, parlant des nomades du Nord, citait les « vertueux Hippémolges, qui se nourrissent de lait, et les Abiens, hommes très justes » (1).

Eschyle confirmait ce beau témoignage : « Ils vivent d'hippacé et possèdent des lois sages ». Hérodote lui-même, qui, en général, ne ménage pas les Scythes, a pourtant quelques mots élogieux sur le caractère pacifique de certaines tribus (2).

Quelle est l'origine de cette tradition ? Il est difficile de le dire. La cause la plus générale en est probablement cette tendance des Grecs à imaginer un peuple idéal et bienheureux qu'ils situaient tantôt dans l'île mystérieuse du roi Alcinoos, tantôt dans la lointaine Ethiopie, tantôt dans les régions inconnues de l'Ouest ou

(1) *Iliade*, XIII, 2 ss.
(2) IV, 46.

du Nord. Les « hyperboréens » passaient pour justes, heureux et aimés des dieux. Les nomades de Scythie durent sans doute à leur éloignement une part de leur bonne réputation.

Mais les Scythes n'étaient pas une simple création de l'imagination des poètes. Ce qu'Homère dit de leur genre de vie prouve qu'ils n'étaient pas entièrement inconnus. Peut-être des voyageurs antiques avaient-ils rencontré, aux confins du monde civilisé, quelqu'une de leurs tribus nomades, dont la vie simple et les mœurs pacifiques contrastaient avec l'ardeur belliqueuse des hordes voisines et l'agitation des cités helléniques.

La vie des bergers et des pâtres a toujours été l'idéal des peuples lassés de la guerre et de tous les maux qu'entraîne avec elle la civilisation. Toute la littérature bucolique est là pour le prouver. Mais ce qui est fantaisie poétique chez un Théocrite ou un Virgile, nous le trouvons ici sous la forme d'une croyance bien arrêtée. Les témoignages d'Ephore et de Strabon nous en fournissent une preuve irrécusable.

Voici en effet quelle était, au IVe siècle avant notre ère, l'opinion de l'historien Ephore : il reconnaissait que les Scythes et les Sauromates étaient loin d'avoir tous les mêmes mœurs. Les uns poussaient la cruauté jusqu'à manger de la chair humaine, tandis que d'autres s'abstenaient même de la chair des animaux. Mais il ne parlerait, disait-il, que de ceux « qui méritaient d'être appelés les plus justes des hommes ». Il existait notoirement, parmi les Scythes nomades, des tribus entières qui n'avaient pour se nourrir que le lait de leurs juments, et qui l'emportaient sur tous les autres peuples par le respect qu'ils avaient de la justice. On les trouvait mentionnés en termes exprès par les poètes.

Ephore expliquait ensuite comment il est naturel que des hommes qui peuvent mener une vie si sobre et se passer de richesses, se gouvernent entre eux d'après la plus rigoureuse équité, mettant tout en commun, voire leurs femmes, leurs enfants, leur famille, en même temps qu'ils restaient, vis-à-vis de l'étranger, indomptables et invincibles, ne possédant rien qui pût leur faire accepter la servitude.

Notre historien citait ensuite un mot du poète Chœrilos sur les nomades « ces hommes vertueux et justes », et rappelait que le fameux Anacharsis, rangé au nombre des sept Sages, était un Scythe (1).

(1) Ephore, ap. Strabon, VII, 3, 9.

Rien d'étonnant à ce qu'Ephore mentionnât Anacharsis. Car, à partir du IVe siècle, ce personnage joue un rôle considérable, comme type de l'homme naturel par opposition à la société trop raffinée des Hellènes. En d'autres termes, le Scythe Anacharsis devient le porte-parole des philosophes cyniques, et nous avons de bonnes raisons de croire qu'à cette époque déjà avait paru un traité, où quelque partisan d'Antisthène le représentait discutant avec Solon et lui démontrant la supériorité des barbares sur les Grecs si fiers de leur culture.

Les cyniques (1) eurent la bonne fortune de trouver chez leurs concitoyens une croyance qui confirmait admirablement leur doctrine : la croyance à la simplicité et à l'équité des nomades de Scythie. Ils s'emparèrent de cette tradition et firent d'Anacharsis la personnification de leur idéal, en lui prêtant généreusement tous leurs principes et toutes leurs vertus. Le noble Scythe devint une figure très populaire. Il apparaît fréquemment dans la littérature. Tantôt on le voit se rire des tentatives de Solon pour faire régner la justice au moyen des lois.

Les lois, dit-il au grand législateur, sont comme les toiles d'araignées. Elles ne retiennent que les faibles ; un puissant ou un riche vient-il à s'y prendre, elles cèdent et se déchirent.

Ou bien il s'étonnera que dans les délibérations des Grecs, ce soient les sages qui conseillent, et les fous qui décident (2).

Tantôt on le représente discutant avec Crésus. Le roi de Lydie lui demande quels sont, à son avis, les êtres les plus courageux.

Ce sont les animaux les plus sauvages, répond le Scythe, car ils vont avec courage à la mort pour défendre leur liberté. — Quels sont alors les êtres les plus justes ? — Ce sont les animaux les plus sauvages, car ils vivent conformément à la nature, qui est d'origine divine, et non selon les coutumes et les lois, qui sont d'institution humaine. — Les animaux sont-ils aussi les êtres les plus sages ? demande alors le roi, pensant mettre Anacharsis dans l'embarras. — Préférer la vérité de la nature à l'arbitraire de la coutume est ce qu'il y a de plus propre à faire acquérir la sagesse,

telle fut la réponse du Sage (3).

(1) Nous croyons superflu de caractériser, même à grands traits, leur doctrine. Tous les lecteurs de cette revue ont encore présente à l'esprit la magistrale étude de M. Paul Vallette, parue dans le numéro de janvier-mars 1923.

(2) PLUTARQUE, *Solon*, 5.

(3) DIODORE, IX, 26.

Tantôt enfin, dans les lettres et les apophtegmes qu'on lui attribuait, Anacharsis s'élève contre l'usage immodéré du vin et vante la Scythie qui n'a pas de vignobles.

« La vigne a trois grappes, disait-il : la première est la grappe du plaisir, la seconde celle de l'ivresse et la troisième celle de l'aversion. » Le vin trouble notre jugement, affirmait-il ; quelqu'un s'étant permis de lui dire au cours d'un banquet : « Tu as épousé une femme bien laide ! — Je suis tout à fait de ton avis, répondit le sage ; esclave, verse-moi du vin, afin que je la trouve belle ! » Il s'élevait aussi contre l'enthousiasme des Grecs pour les sports. « L'huile, disait-il, doit rendre fou : en effet, à peine les athlètes s'en sont-ils enduits, qu'ils se jettent aussitôt les uns sur les autres. » Et il s'étonnait de voir chez les Hellènes des professionnels de la lutte, alors qu'ils n'avaient pas de juges professionnels. Enfin il déclarait à un prince : « Tu es un esclave, tandis que je suis libre. Mais, si tu le veux, jette ton argent, revêts l'arc et le carquois, et viens habiter avec les Scythes ; alors tu seras libre aussi. »

Deux autres Scythes avaient acquis presque autant de réputation qu'Anacharsis. C'étaient Abaris, surnommé l'Hyperboréen : mage et thaumaturge, il avait parcouru le monde en purificateur et en prophète, armé de l'arc d'Apollon et sans prendre de nourriture ; et son compatriote Toxaris, dans la bouche duquel on trouve, chez Lucien, tant d'éloquents témoignages de la haute idée que se faisaient les Scythes de l'amitié.

*
* *

Jusqu'à quel point l'éloge de la barbarie fut-il agréé des Grecs, et l'idéal que proposaient à leurs concitoyens les partisans de Diogène et d'Antisthène devint-il réellement populaire ? Il est difficile de le dire. Sans doute, la doctrine des cyniques devait-elle rencontrer beaucoup d'adversaires : le barbare, si méprisé, ne pouvait devenir d'un seul coup l'idéal des Grecs du IVe siècle, et cela malgré les circonstances nouvelles, la conquête d'Alexandre, qui reculait les bornes du monde connu et posait avec insistance le problème des rapports avec les peuples étrangers.

Et pourtant, le témoignage de Strabon nous inclinerait à croire que la prédication des cyniques n'était pas restée infructueuse. Strabon, lui aussi, parle des Scythes, quatre siècles après Ephore.

Après avoir rapporté l'opinion d'Homère et d'Eschyle, il ajoute :

N'est-ce pas là, aujourd'hui encore, l'idée que l'on se fait en Grèce du caractère des Scythes ? Ne les considérons-nous pas tous, tant que nous sommes, comme la simplicité et la franchise mêmes, comme tout à fait exempts de malice, comme infiniment plus sobres et plus tempérants que nous, bien qu'en réalité l'influence de nos mœurs, qui a déjà altéré le caractère de presque tous les peuples en introduisant chez eux le luxe et les plaisirs, source nouvelle de mille artifices et de mille convoitises, ait pénétré jusque chez les peuples barbares et ait sensiblement corrompu leurs mœurs, celles des nomades entre autres ? Mais du temps de nos pères... le caractère des Scythes et l'idée qu'on s'en faisait en Grèce étaient bien réellement tels que le marque le poète... La même simplicité règne et dans les lettres des anciens Perses et dans ce qui nous reste d'apophtegmes ou de dits mémorables des Egyptiens, des Babyloniens et des Indiens ; et si Anacharsis, Abaris et tel autre Scythe ont acquis tant de célébrité parmi les Grecs, c'est qu'ils possédaient au plus haut degré ce que l'on peut appeler les vertus caractéristiques de leur nation, la douceur, la simplicité et la justice.

Et voici la conclusion de Strabon :

J'ai voulu constater qu'il y avait chez les anciens, aussi bien que chez les modernes, une sorte de tradition qui représente ces nomades, ceux surtout qui vivent isolés aux extrémités de la terre, comme des peuples qui se nourrissent uniquement de laitage, qui savent se passer de richesses, et qui ont plus que les autres le sentiment de la justice... (1).

*
* *

Les Grecs n'étaient pas les seuls, au Ier siècle de notre ère, à vanter les mérites des Scythes. A peu près à la même époque que Strabon, l'historien latin Justin s'exprimait en termes tout semblables, et Horace s'écriait :

Plus heureux les Scythes dans leurs plaines, où les chariots transportent leurs demeures errantes ! Plus heureux les Gètes aux mœurs rigides ! La terre non partagée leur donne des fruits et des moissons sans maîtres... Les enfants que la mort a privés de leur mère trouvent dans leur seconde mère une femme pleine d'égards et de douceur. Chez eux, une femme bien dotée ne gouverne pas son mari ; l'épouse ne recherche pas un brillant amant (2).

(1) Strabon, vii, 3, 8.
(2) Horace, *Ode* iii, 24, 9-20.

De nouveau, le barbare est le modèle que les penseurs et les poètes proposent à leurs contemporains. Et non sans raisons sans doute. De toutes parts, on voit surgir, dans la littérature du Ier siècle, cette protestation contre les excès d'une civilisation raffinée et corrompue. On est las des guerres, des intrigues, du déchaînement des ambitions et des passions, on s'inquiète de la décadence des mœurs, on a trop goûté de toutes les voluptés, on aspire à plus de simplicité, à plus d'honnêteté : on se tourne vers une vie plus naturelle et plus saine, et l'on croit trouver dans le retour à la nature le remède à tous les maux. On attribue aux Scythes — bientôt ils cèderont leur place aux Germains — toutes les vertus qui manquent aux Romains.

*
* *

Tertullien avait donc affaire à une tradition très ancienne. Bien qu'avec Tacite les Germains se fussent substitués aux Scythes, elle ne devait pas avoir entièrement disparu au début du IIIe siècle, et s'être maintenue tout au moins dans les écoles de rhétorique.

De quel droit s'élevait-il contre elle et se servait-il de termes pareils à ceux-ci : « plus repoussant qu'un Scythe » ?

Point n'est besoin d'être grand clerc pour reconnaître dans son récit la marque d'Hérodote. C'est Hérodote qui le premier parle de la communauté des femmes chez les Massagètes, c'est lui qui rapporte l'anecdote du carquois suspendu au chariot de l'épouse d'un jour, c'est lui qui prétend que les Massagètes se nourrissent de la chair des vieillards et la mêlent à celle de leurs moutons (1). Dans le pays des Issédons

règne huit mois durant un hiver si rude que le froid y est intolérable. Si l'on versait de l'eau à terre, on ne ferait pas pour cela de la boue, à moins d'allumer un feu tout autour (2).

Quant aux Scythes proprement dits — car Hérodote, contrairement à l'usage, distingue entre Scythes et Massagètes — l'historien d'Halicarnasse en dit un peu de bien et beaucoup de mal :

Parmi les nations qui habitent au delà du Pont, nous n'en pourrions citer aucune comme modèle de sagesse et nous ne connaissons aucun

(1) I, 216.
(2) IV, 28.

homme qui ait acquis quelque culture de raison, si ce n'est les Scythes et Anacharsis.

Plus loin, en revanche, il rapportera de ces mêmes Scythes des traits qui ne sont guère à leur avantage : ils crèvent les yeux à leurs prisonniers, boivent le sang du premier ennemi qu'ils ont abattu, suspendent aux rênes de leur cheval les chevelures de ceux qu'ils ont tués, se font de leur peau des fourres pour leurs carquois, des selles et des manteaux, et se servent de leurs crânes comme de coupes dans lesquelles ils boivent et qu'ils dorent à l'intérieur lorsqu'ils en ont le moyen (1).

Fait curieux, l'influence des récits d'Hérodote ne parvient pas, semble-t-il, à arrêter dans son élan la grande vague de faveur qui allait aux « plus justes des hommes ». Strabon, il est vrai, déclare que les poètes ont souvent parlé de la férocité des Scythes ; Horace mentionne les « Scythes belliqueux » ; Ovide exilé se plaint de la proximité de ceux dont il redoute les flèches ; le géographe Pomponius Mela les traite de « rudes, incultes, et très redoutables à ceux qui abordent sur leurs côtes ».

Mais ce ne sont là que des dires isolés. A l'époque chrétienne, en revanche, les témoignages défavorables se font plus fréquents. La raison en est facile à trouver. Il s'agissait pour les chrétiens de répondre aux accusations d'inceste, d'infanticide et d'anthropophagie auxquelles ils étaient en butte. Ils s'emparent des récits d'Hérodote et cherchent à démontrer que ces reproches s'adressent à bien plus juste titre aux païens.

Vous nous accusez d'inceste et d'infanticide, s'écrie Tertullien dans son *Apologétique*. C'est vous qui vous rendez coupables de ces crimes.

Pour plaire à votre dieu Saturne, vous lui immolez des enfants. J'en pourrais prendre à témoin mon propre père qui, sur l'ordre du proconsul, fit attacher vivants aux arbres de leur temple les prêtres auteurs de ce crime. Aujourd'hui encore ce criminel sacrifice continue en secret.

Et parmi les atrocités qu'il reproche aux païens, relevons celle-ci :

Dans certaines tribus Scythes, tous les défunts sont dévorés par leurs proches.

Tertullien n'était certainement pas le premier à faire usage de

(1) IV, 64.

ces arguments. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'il n'a pas tiré ses renseignements directement d'Hérodote. Il ne peut alors les tenir que de ses prédécesseurs, les apologistes grecs. Ce sont eux, sans doute, qui ont fait état les premiers des récits d'Hérodote sur la cruauté des Scythes et sur les mœurs des Massagètes.

Leur exemple a été suivi. Après Tertullien, Origène parlera des lois iniques des Scythes, de leur anthropophagie et de leur indulgence pour le parricide. Arnobe rapportera qu'ils immolent des ânes au dieu Mars et qu'ils adorent un cimeterre ; il aura des mots sévères sur leur caractère belliqueux et leurs dévastations.

Décidément, les Scythes ne sont plus en odeur de sainteté. De modèles qu'ils étaient, ils sont devenus épouvantail.

*
* *

Lesquels avaient raison, des cyniques ou des chrétiens, ce n'est pas le lieu de le rechercher ici. Peut-être un historien impartial serait-il plus porté à croire Hérodote et Tertullien qu'Ephore, Strabon, Justin et les auteurs des lettres d'Anacharsis. Pour nous, qui ne cherchons pas à élucider un point d'histoire, qu'il nous suffise d'avoir constaté l'existence de deux traditions opposées, dont l'une impute aux Scythes les crimes les plus noirs, tandis que l'autre les porte aux nues. Et avouons que si nous sommes tentés de donner raison aux polémistes chrétiens, les rêveries idéalistes des philosophes et des poètes antiques nous touchent plus profondément. Nous ne croyons plus aux Scythes vertueux d'Ephore, aux Indous justes de Ctésias, au continent des bienheureux de Théopompe, aux Iles Fortunées de Pindare, ni même peut-être, avec Tacite, aux vertus des Germains, avec Bernardin de Saint-Pierre et Rousseau à la bonté de l'homme naturel. Mais nous nous laissons émouvoir par ces créations de leur imagination. A travers tant de siècles, elles nous lient aux anciens par un même besoin de justice et un même rêve de bonheur.

ERNEST BOSSHARDT.